

---

## CONCLUSION.

---

C'est aujourd'hui, ma Flavie, ta fête de naissance. Il y a quinze ans, qu'en ce moment même où tu écris sous ma dictée, je te pressai dans mes bras, pour la première fois; je posai mes lèvres sur les tiennes, je te couvris des plus douces larmes . . . . Quel moment! . . . . Quel souvenir!

Depuis cette époque, qui doubla mon existence et mon bonheur, je ne crois pas avoir un seul instant cessé de te chérir, de t'entourer de mes soins, de te conduire, en jouant avec toi, dans ce premier sentier de la vie, où la nature présente à l'enfance mille obstacles qu'elle ne pourrait surmonter sans un guide tutélaire, sans un appui constant.

Ce qui surtout m'occupa le plus particulièrement, ce que toujours je regardai comme  
le

Le premier bienfait d'un père, ce fut de diriger moi-même tes premières impressions. Elles ont tant d'influence sur toute notre vie!... Elevée, pour ainsi dire, au milieu du prestige des arts, entourée sans cesse de gens de lettres, d'hommes célèbres en tout genre, qui m'honorent de leur estime et composent ma société habituelle, tu as pris insensiblement cet amour du vrai beau, qui seul élève l'âme, cette habitude du bon goût, qui orne l'esprit, aide l'intelligence; tu as saisi l'expression technique de chaque chose: tu as appris à la discuter, à la comparer, à la juger: tu t'es habituée à ne rien écouter sans comprendre, à ne rien dire sans raisonner; à distinguer le langage du jargon, le vrai mérite de ce qui n'est que du clinquant; à devenir en un mot instruite et sensée, sans avoir pâli sur les livres, et bâillé sur les bancs de l'école.

Mais tous ces avantages, qui se sont plus ou moins développés en toi, ne suffisaient pas à ton père ambitieux de ton bonheur. Un esprit brillant, un goût épuré, une mémoire richement ornée, peuvent sans doute pro-

procurer de grandes jouissances dans le monde; mais pour y être entièrement heureuse, ma Flavie, il faut s'y faire aimer.

J'ai donc voulu, tout en occupant ton imagination active, et récapitulant tes études, améliorer ton cœur, offrir à ta pensée, à ta réflexion, les défauts que je remarquais en toi; et pour ne pas t'effaroucher, signaler en même temps les qualités aimables qui te distinguent. J'ai pensé qu'en badinant ensemble sur les uns, en m'attendrissant sur les autres, j'éviterais ce qui, selon moi, détruit tout le charme paternel, je veux dire la réprimande et le sermon. Lorsque j'entends un père, un tuteur, une institutrice, gourmander une timide adolescente, je crois voir un berger qui frappe de sa houlette les agneaux confiés à sa garde, ou bien un jardinier maladroit, qui versant brusquement son arrosoir sur la tendre fleur qu'il cultive, l'abat sur sa tige faible encore, et retarde d'un printemps l'éclat que lui destinait la nature.

J'ai donc entrepris de te dicter ces Contes qui nous ont fait rire si souvent, qui plus  
d'une

d'une fois nous ont mouillé les yeux; ces Contes, avec lesquels nous avons passé tant de matinées délicieuses, ces Contes, où tandis que tu cherchais à vaincre les difficultés que je présentais sous ta plume, à surmonter les petits obstacles que je faisais trouver sur tes pas, je m'occupais à faire germer dans ton cœur les qualités qui font estimer et chérir, à te faire trouver des ressources en toi-même; à t'assurer ce bonheur qui nous suit dans l'opulence, nous console dans l'adversité; à te faire enfin paraître un jour sur la scène du monde, de manière qu'on pût citer en toi la *bonne* femme, avant même de citer la femme aimable.

Je ne puis te dissimuler, ma Flavie, que publier ces Contes, c'est t'imposer une tâche difficile à remplir. On voudra voir en toi le fruit de mes leçons, l'effet de mon ouvrage; on cherchera les qualités dont on présumera que j'ai pris en toi le modèle: on n'excusera aucun des défauts dont je t'aurai tracé l'image; et si l'on ne trouve dans ma fille de la bonté sans afféterie, du naturel sans fadeur, de la  
grâce

grâce sans prétention, de l'instruction sans pédanterie, mes Contes seront confondus parmi ces ouvrages éphémères sans but et sans couleur, que dicta la fantaisie, que proscrivit la raison.... Tu le vois, ma Flavie, tout est compensé dans la nature. Elle me chargea de ton instruction, de ton bonheur; et maintenant elle te rend responsable de mes succès et de ma réputation.

Rassure-toi cependant; va, je n'attache à mes Contes d'autre gloire que celle de te les faire aimer; je n'attends d'autre succès que l'assurance de te voir heureuse; je n'ambitionne d'autre titre que celui du plus tendre des pères. Ceux qui dispensent la renommée, verront aisément dans ces essais, que le style fut soumis aux difficultés qu'il renferme, le bon goût au précepte, l'esprit au sentiment; qu'enfin c'est moins l'homme de lettres qui parle, que l'ami de l'adolescence qui folâtre avec elle.

Sans doute, ma fille, nous reprendrons nos chers entretiens; mais ce n'est plus avec des *Contes* que je prétends fixer ton attention.

tion. Déjà ta taille s'élève au-dessus de celle de ta tendre mère; déjà ceux de mes amis qui t'ont vue naître, n'osent plus te tutoyer, et te qualifient du titre imposant de *Mademoiselle*; en un mot tu as quinze ans.... Quinze ans! charmant âge! «*C'est, l'a dit un grand poète, la saison des roses..., l'aurore de la vie.*» Puisse cette aurore être pour toi celle d'un jour pur et sans nuage! Puisse-tu ne jamais regretter les momens délicieux que nous avons passés ensemble, trouver sans cesse quelque plaisir à parcourir ces Contes, les lire toi-même un jour à tes enfans, et te rappeler alors que ton père fut ton instituteur et ton meilleur ami!

J'ai fini, ma Flavie; quitte la plume... embrassons-nous!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE.